

QUE SIGNIFIE LE MOT BÉKÉ ?

L'étymologie du terme qui désigne aujourd'hui les descendants des anciens colons et propriétaires d'esclaves installés à la Martinique à partir du 17^e siècle, peut-elle être établie ? Si les hypothèses les plus diverses circulent, sur internet, aucune ne fait l'unanimité. A titre d'exemple, sur *une-autre-histoire.org*, le blog d'information de Claude Ribbe, écrivain, philosophe et réalisateur, l'origine du mot « béké » est considérée comme très imprécise. L'auteur cite plusieurs hypothèses. Une première fait état d'un terme africain désignant les Européens. Une deuxième, le fait provenir d'une déformation de l'expression les « blancs des quais ». Une autre le rattache à « Hé bé ké ? » expression qui aurait été propre aux premiers colons. Une dernière enfin, évoque la possible altération du sigle B.K, désignant le Blanc Kréyol. Nous verrons que toutes ces hypothèses, excepté la première, sont aussi fantaisistes les unes que les autres. Il y a toujours chez certains cette fâcheuse manie de prêter au passé une certaine incompetence. Ainsi, ont-ils tendance à faire de nos prédécesseurs, des malentendants, des inaptes à la maîtrise de la langue française. Le seul but de cette approche est de combler par la construction légendaire, le vide généré par les incapacités d'aujourd'hui à éclairer les réalités d'hier. Elles ne sont que des tentatives dérisoires de la part de ceux qui peinent à considérer en l'état, les éléments disponibles. L'hypothèse d'une l'origine française de la langue dite créole ne repose que sur ce fait. Sur la prétendue inadaptation des africains à la maîtrise de la langue des peuples dits civilisés. Or, il n'en est rien. La langue dite créole est une authentique langue africaine bantoue. Son origine est égyptienne. Elle remonte aussi loin que la période pharaonique. C'est tout simplement une langue qui a subi un choc frontal avec le français. Tout au long de son histoire, elle s'est vue contrainte d'intégrer un vocabulaire d'origine européenne au détriment de son lexique propre. Il en demeure que tout y est totalement logique et offre une vraie traçabilité. Quand l'africain déporté du passé désigne l'européen par le terme béké, il sait parfaitement à quelles notions il fait référence. Il génère un terme dont le sens dépasse la simple complexion de couleur blanche. Si nous voulons comprendre notre société martiniquaise de 2019, devons-nous impérativement nous affranchir de cette vision actuelle de notre passé linguistique. Laissons donc cette perspective occidentale et son lot d'imprécisions et de suppositions, pour celle africaine. Changeons donc de perspective et analysons les matériaux à notre disposition.

De nombreux témoignages attestent d'une origine sub-saharienne de ce terme. Dans la langue igbo, béké signifierait blanc. Il désignerait donc l'européen. Mais nous aurions tort de nous satisfaire d'une telle définition. Demandons donc aux intéressés principaux qui se désignent encore par ce terme ce qu'ils en pensent. Pour Simon Hayot, et à sa suite, l'artiste Philippe Laval, le terme béké proviendrait de l'ashanti « m'baké », signifiant « homme détenant le pouvoir ». Ces derniers nous livrent deux informations capitales. La première fait référence à la possible graphie d'origine du terme. Si nous nous fions à la langue ashanti, le terme initial est mbaké. Nous y relevons donc le squelette consonantique (la liste des consonnes constituant un mot, classés par ordre chronologique) suivant : *m.b.k*. La deuxième information concerne la définition « *homme détenant le pouvoir* » que nous relevons tout aussi précieusement. Et maintenant voyageons. Rendons visite à un scribe de la période pharaonique, il y a plus de 4500 ans. Asseyons-nous et regardons le garnir sa feuille de papyrus de hiéroglyphes. Notons comment il rédige. A chaque fois qu'il fait référence à un notable, à un fonctionnaire en charge d'une direction administrative, il dessine un homme tenant un bâton. Exemple : le signe répertorié A 21 de la liste de Gardiner (qui répertorie tous les signes existant en hiéroglyphe) et translittéré *sr/smr*, présente un homme en marche tenant une canne. Il désigne par cela tout à la fois un dignitaire, un notable, un magistrat ou un personnage officiel (voir figure A).



sr/smr : A21, dignitaire, notable, magistrat, personnage officiel.

Nous relevons également cette graphie désignant le notable, le protecteur, l'homme de pouvoir.



m33k : notable, protecteur, homme de pouvoir

Nous démontrerons, plus bas que la sélection d'idéogrammes mobilisés par le scribe (chouette, bras, panier ansé) n'est pas le fruit du hasard. Les mots qui les désignent dans les langues africaines modernes mettent en lumière des liens jamais mis en évidence par l'égyptologie classique.

Autre exemple, quand il veut traduire l'action de conduire, de diriger (notamment des travaux), il dessine un membre supérieur dont la main tient un sceptre, signe D44 de la liste de Gardiner. Ce signe est translitéré *hrp* (voir figure B). Il peut se substituer au signe A21.



hrp : D44, conduire, diriger

La translitération *hrp* donnée au signe D44 est la même que celle attribuée au sceptre, attribut du pouvoir.



hrp : S42 sceptre khérep,
chef, diriger, être puissant

Le nom du sceptre, attribut du pouvoir nous offre une série tout à fait intéressante. Elle met en exergue le lien entre le verbe diriger et le poing ou la poigne, symbole du pouvoir. Cette information nous est transmise à travers la mise en scène du signe D44 voulue par le scribe. Exemple :

LANGUE	TERME	SIGNIFICATION	SQUELETTE CONSONANTIQUE
Kawuri	<i>ka:p̥</i>	diriger	<i>k:p</i>
Chumburu	<i><u>ka:porɔ</u></i>	diriger	<i>k.p.r</i>
Ik	<i><u>tòrikès</u></i>	diriger	<i>t.r.k</i>
Krachi	<i><u>kaputɔ</u></i>	diriger	<i>k.p.t</i>
Teke	<i>kapa</i>	poing	<i>k.p</i>
Kara	<i>kúr</i>	poing	<i>k.r</i>
Kwere	<i>kúra</i>	poigne	<i>k.r</i>
Beni	<i><u>kàrú</u></i>	force	<i>k.r</i>

Mais qui désigne le pouvoir suprême en égypte sinon le roi lui-même ? Celui-ci, dans les graphies de l'Égypte ancienne est symbolisé par un faucon affublé d'un sceptre. La raison en est évidente. Selon Dibombari Mbock, le nom du faucon *bik* est homophone de celui du fer *bik*. Or, en Afrique il est de tradition que les rois soient issus de la corporation des forgerons.

Quoi qu'il en soit, cette graphie correspond au signe G6 de la liste de Gardiner. Elle est translittérée :bik « faucon », « roi », « prince ». Nous pouvons y déceler la racine que nous recherchons et la raison fondamentale pour laquelle est associée au pouvoir.



bik : G6 faucon, roi, prince

Plus largement, notons que le signe partagé par les mots qui désignent ces hommes investis de pouvoir est l'avant-bras, signe D36 translittéré « ʿ ». Il fait référence aussi bien à la main que le bras ou l'avant-bras (voir figure C). Nous le retrouvons dans la graphie du mot *m3k* de l'égyptien ancien.



ʿ : D36 avant-bras, bras, main
région, province

Nous en déduisons que ce bras joue un rôle déterminant dans l'expression de l'exercice du pouvoir. Ceci est d'autant plus vrai que cette graphie signifie au sens symbolique, la région, la province. Nous l'affirmons d'autant plus que depuis les travaux de Dibombari Mbock, auteur de la méthode Kuma de lecture des caractères sacrés de la vallée du Nil, nous savons que l'écriture hiéroglyphique ne repose pas exclusivement sur un simple alphabet. Le chercheur a mis en évidence les liens d'homonymie et de métaphore par lesquels le scribe fixait graphiquement les articulations de la voix. Autrement dit, tous les idéogrammes constitutifs d'un mot sont susceptibles d'être des homophones. Notons également que les translittérations proposées par l'égyptologie classique ne sont que des conventions. Elles ne correspondent pas aux prononciations initiales des termes figurés par le scribe. Vérifions ce fait. Voici présenté, ci-dessous, la graphie par laquelle le scribe figure, la main, le bras, la coudée.



m3 = main, bras, coudée

La lecture de cette graphie repose sur le lien d'homophonie entre les deux éléments présentés ici, à savoir un fouet, signe V22 translitéré *mḥ* et notre avant-bras, signe D36. Ce lien transparaît déjà entre les translitérations *mḥ* « main », « bras » et *mḥ* « fouet » proposées par l'égyptologie classique. Nous rappelons qu'elles ne correspondent qu'à des conventions. Il n'est pas dit que nos ancêtres prononçaient ces termes ainsi. Cette raison nous conduit à solliciter le lexique des langues africaines modernes. Soulignons que la lettre « h » a également la valeur phonétique du « k ». Cette translitération *mḥ* peut donc se traduire par *m.k*. « main », « bras ». Elle n'est pas sans rappeler le squelette consonantique *m.b.k* du mot béké, (mbaké, en langue ashanti) évoqué plus tôt. Or, selon le linguiste Jean-Claude Mboli, auteur de « Origine des langues africaines » éditions L'Harmattan, 2010, ce nom *m.k* du bras en égyptien ancien, est parfois doté d'un « b » euphonique (son de liaison). Ceci autorise une double translitération *m.k* ou *m.b.k*. Ces deux graphies véhiculent donc la même information, à savoir le nom de la main et du bras qui apparaissent être des synonymes. Précisons, à ce point de notre analyse que même dans le système alphabétique tardif (époque des Lagides), les égyptiens ne fixaient que les consonnes des mots, les voyelles étant considérés comme instables. En réalité, et c'est là notre conviction, ce système d'écriture est conçu pour rendre compte de toutes les langues bantoues, et pas uniquement celle de l'ancienne Égypte. Voilà pourquoi Dibombari Mbok, invite tout un chacun à nommer ces réalités égyptiennes dans les langues africaines modernes. Cette démarche nous permet de produire la série suivante relative à la main, au bras dans les langues africaines :

LANGUE	TERME	SIGNIFICATION	SQUELETTE CONSONANTIQUE
Hangaza	<i>bhoko</i>	main	<i>b.h.k</i>
Lingala	<i>-boko</i>	bras, main	<i>l.b.k</i>
Kinyarwanda	<i>ku.boko</i>	main	<i>k.b.k</i>
Kisi	<i>boko</i>	main	<i>b.k</i>
Bambara	<i>bolo</i>	bras, main	<i>b.l</i>
Sango	<i>maboko</i>	bras, main	<i>m.b.k</i>
kikongo	<i>moko</i>	main	<i>m.k</i>
Kibosho	<i>woko</i>	main	<i>k</i>
Mpoto	<i>B'oko</i>	main	<i>b.k</i>
Kikamba	<i>kwoko</i>	main	<i>k.w.k</i>

Elle nourrit un lien d'homonymie avec ceux qui désignent le fouet.

LANGUE	TERME	SIGNIFICATION	SQUELETTE CONSONANTIQUE
Ndebele	<i>-bhaxula</i>	fouet	<i>b.h.x.l</i>
Lungungu	<i>kibbooko</i>	fouet	<i>k.b.b.k</i>
Swahili	<i>kiboko</i>	fouet	<i>k.b.k</i>
Yoruba	<i>kòbókò</i>	fouet	<i>k.b.k</i>
Xhosa	<i>-bhokhwe</i>	fouet	<i>b.h.k.h.w</i>
Kitabwa	<i>mukondo</i>	fouet	<i>m.k.n.d</i>
Ciluba	<i>Mukàbà</i>	fouet	<i>m.k.b</i>
liwàànzí	<i>Mukwàtsyà</i>	fouet	<i>m.k.w.t.s</i>

Notons donc la relation entre kinyarwanda : *ku.boko* « main » et le swahili : *kiboko* « fouet ». Elle atteste de ce lien d'homophonie sur laquelle repose le choix du scribe de les associer dans la désignation de la main, du bras, de la coudée royale. Rappelons qu'en Guadeloupe, la langue dite créole propose le terme *bòkò*. Il désigne un crabe de terre volumineux qui possède de longues pinces. Citons également le terme *pòk* « infirme » issu de la même racine. D'autres correspondances peuvent-être établies. Exemple :

Kinyarwanda	<i>ku.boko</i>	main	Yoruba	<i>kòbókò</i>	fouet
Kisi	<i>boko</i>	main	Xhosa	<i>-bhokhwe</i>	fouet
Sango	<i>maboko</i>	bras, main	Ciluba	<i>Mukàbà</i>	fouet
Lingala	<i>-boko</i>	bras, main	Lungungu	<i>kibbooko</i>	fouet
Hangaza	<i>bhoko</i>	main	Swahili	<i>kiboko</i>	fouet
Kikamba	<i>kwoko</i>	main	Shona	<i>-kwapura</i>	fouet

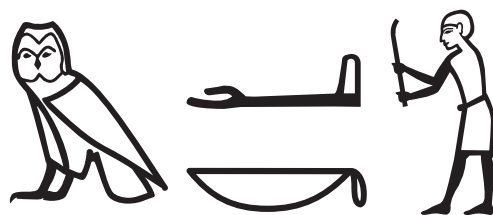
Nous remarquons donc que les graphies de l'égyptien ancien tiennent une place essentielle quant à la compréhension des langues africaines modernes. Elles mettent en lumière le cheminement par lequel les différents phonèmes ont évolué au fil du temps. Elles sont donc appelées à devenir une référence pour tous les linguistes. Désormais, notre champ de réflexion s'élargira au continent africain tout entier au lieu de demeurer circonscrit à la seule sphère ashanti. Ainsi, la comparaison entre le sango et l'ashanti révèlent que les termes *maboko* et *mbaké* reposent sur le même squelette consonantique *m.b.k*.

Sango	<i>maboko</i>	bras, main	<i>m.b.k</i>
Ashanti	<i>mbaké</i>	homme détenant un pouvoir	<i>m.b.k</i>

Une fois de plus, la relation entre le bras, la main et l'exercice du pouvoir peut être attestée. Notons aussi cette relation entre égyptien ancien, wolof, langue dite créole, français et écossais

Egyptien ancien	<i>mꜥk</i>	notable, protecteur, homme de pouvoir	<i>m.k</i>
Wolof	mak	notable, protecteur	<i>m.k</i>
Langue dite créole	mako	cocu, très généreux financièrement avec les femmes (sans pour autant obtenir leur faveur)	<i>m.k</i>
Français	mac	proxénète, protecteur	<i>m.k</i>
Ecossais	Mac	seigneur, notable, chef d'un clan	<i>m.k</i>

Revenons donc au terme *mꜥk* « notable, protecteur, homme de pouvoir » de l'égyptien ancien. Elle permet la série suivante qui démontre le lien d'homophonie entre les noms qui désignent la chouette, le bras et le panier ansé dans les langues africaines modernes.



m33k : notable, protecteur, homme de pouvoir

Rif	<i>muka</i>	chouette	m.k
Kikongo	<i>moko</i>	les mains	m.k
Igbo	<i>muka</i>	panier	m.k
Luba	<i>mukute</i>	hibou	m.k.t
Sango	<i>maboko</i>	Bras, main	m.b.k
Kisundi	<i>mukùta</i>	panier	m.k.t
kuśiññe	<i>uluke</i>	chouette	l.k
Kiboshó	<i>woko</i>	les mains	k.k
Beni	<i>woko</i>	calebasse	k

Sur la foi de ces mêmes exemples, nous pouvons déduire qu’au sens premier le français : mec signifie, entre autres « le protecteur ». Nous pouvons surtout retenir que les deux squelettes consonantiques *m.k* et *m.b.k* sont du même registre. Ils appartiennent au même champ sémantique.

Mais l’histoire du continent africain va connaître un tournant. L’arrivée des Arabes en Afrique, au septième siècle de notre ère, va entraîner un glissement sémantique radical au sein des langues africaines. Les nouveaux maîtres de l’Afrique ne seront plus les notables, les fonctionnaires, les conducteurs de travaux d’autrefois. Désormais, sur ce continent islamisé on dépeuple la terre de sa population. Les maîtres d’autrefois et leurs sujets, se voient déportés en esclavage par les nouveaux. Les razzias qui s’opèrent via le Mali, et dans d’autres territoires africains provoqueront le passage de mak « notable », à « maké « maître d’esclave », c’est-à-dire, celui qui a le pouvoir de détenir des africains en servitude. La tradition Fang témoigne de cette transition. Autrefois, elle distinguait les animaux libres (la poule, chèvre, canard, chien), des animaux maintenus en cage. Ainsi, le terme *nsagha* désignait-t-il initialement une bête attrapée vivante, gardée et apprivoisée. On distinguait alors le *nsagha ngü* « sanglier » du *nsagha kô* « perroquet ». Mais à l’heure où commence la chasse à l’homme africain, le terme *nsagha* se dote d’un tout autre sens. Désormais, il désigne l’esclave, l’homme capturé vivant, maintenu en servitude, gardé et apprivoisé. Ainsi, celui, qui décide, celui qui conduit, celui qui dirige devient celui qui est en capacité de disposer à sa guise d’autres êtres humains. Ceci peut s’observer avec le tableau qui suit. Il démontre un lien d’homonymie et de métaphore entre le registre du pouvoir et celui de l’esclavagiste.

Dogon	<i>bàṇá</i>	maître d’un esclave
Nàṇ-damá	<i>pàṇá báṇà</i>	pouvoir
Perge tegu	<i>pàṇá</i>	pouvoir
Togo-kan	<i>pàṇá</i>	pouvoir

Béni	<i>pàngá</i>	pouvoir
Langue dite créole	<i>pàngá</i>	coup dur, coup de force, imprévu, temps difficile
Langue dite créole	<i>pongñ</i>	poigne, puissance, force
Langue dite créole	<i>ponnyé</i>	attraper, capturer, surprendre, prendre sur le fait
Français	<i>Pogne (poigne)</i>	force, autorité, pouvoir
Bakwé	<i>pawa</i>	pouvoir
Anglais	<i>power</i>	pouvoir, puissance, autorité

Que disent alors nos squelettes consonantiques *m.k* et *m.b.k* de la notion de pouvoir ? Nous pouvons le découvrir à travers la série suivante relative à la notion de maître (c'est-à-dire celui qui possède des esclaves) dans les langues africaines modernes.

Bambara	<i>makè</i>	maître
Mpongwe	<i>make</i>	maître
Nilamba	<i>mukuiu</i>	maître
Proto bantu	<i>Kama</i>	maître
Kanuri	<i>kàmâ</i>	maître
Rukiga	<i>Omukuru</i>	maître
Konzo	<i>Mukama</i>	maître
Oluganda	<i>Mukama</i>	maître
Tooro	<i>Omukama</i>	maître
Zulu	<i>Umakhonya</i>	maître
Rungu	<i>Mukama</i>	maître
Zinza	<i>Kukama wa-</i>	maître
Kilongosi	<i>Moghaka</i>	maître
Kakabe	<i>kàramǎkǎ</i>	maître
kitabwa	<i>Tata lenzi</i>	maître
Najamba	<i>dòmbà-mbó</i>	maître
kwere	<i>mkulu</i>	maître
kara	<i>-mukulu</i>	maître
Nilamba	<i>mukuiu</i>	maître
Proto bantu	<i>Kama</i>	maître
Kanuri	<i>kàmâ</i>	maître
Soninké	<i>kama</i>	maître
Rukiga	<i>Omukuru</i>	maître
Konzo	<i>Mukama</i>	maître
Oluganda	<i>Mukama</i>	maître
Tooro	<i>Omukama</i>	maître
Zulu	<i>Umakhonya</i>	maître
Rungu	<i>Mukama</i>	maître
Zinza	<i>Kukama wa-</i>	maître
Kilongosi	<i>Moghaka</i>	maître
Kakabe	<i>kàramǎkǎ</i>	maître
Najamba	<i>dòmbà-mbó</i>	maître

Ainsi donc, si la définition donnée par Simon Hayot, (ashanti : mbaké « personne investie d'un pouvoir) s'avère exacte, elle ne restitue que partiellement le sens que nous devrions accorder au mot béké. Au sens premier initial, il désigne bien une personne investie de pouvoir. La langue pular le signifie elle aussi. (voir ci-dessous).

Ashanti	mbaké	Personne investie d'un pouvoir	m.b.k
Pular	mbaawka	pouvoir	m.b.k

Mais les langues africaines modernes ont tout conservé. Elles traduisent également la dimension matérialiste de ces hommes, peu scrupuleux qui n'ont pas hésité à chosifier d'autres hommes. Ils en ont fait une propriété sur laquelle ils veillaient jalousement.

Bassa	<i>libâk</i>	propriété	<i>l.b.k</i>
Kibembe	<i>kubaka</i>	obtenir, avoir, posséder, se procurer	<i>k.b.k</i>
Kibembe	<i>kubakama</i>	être atteint, être touché, être attrapé, tomber dans un piège, être pris au piège	<i>k.b.k.m</i>
Kiswahili	<i>mkabidhi</i>	gardien	<i>m.k.b.d.h</i>
Liwaàanzi	<i>mukéélî</i>	gardien	<i>m.k.l</i>

Il ne faut point s'étonner de voir le terme béké désigner le blanc, le rouge (par exposition au soleil). S'il désigne l'européen, le blanc, c'est en raison d'une autre glissement sémantique lié au début de la traite européenne. Les nouveaux maîtres de l'Afrique, ne sont alors plus les arabes, mais les portugais, les français, les anglais... Ces êtres, par leurs mœurs barbares sont alors perçus comme mauvais, méchants.

Wolof	<i>bhakul</i>	être mauvais, être méchant	<i>b.h.k.l</i>
Zimakani	<i>babaka</i>	être mauvais, être méchant	<i>b.b.k</i>
Yao	<i>saakala</i>	être mauvais, être méchant	<i>s.k.l</i>
Baccara	<i>màhas</i>	être mauvais, être méchant	<i>m.h.s</i>
djeebbana	<i>bbokka</i>	être mauvais, être méchant	<i>b.b.k.k</i>
lingala	<i>mabé</i>	être mauvais, être méchant	<i>m.b</i>

Conclusion : A l'exploration des langues africaines, le terme béké s'avère désigner, au sens premier, un homme européen investi d'un pouvoir. Mais celui-ci est obtenu par la brutalité, la violence. Celui-ci fonde son pouvoir et sa domination sur la détention d'individus en esclavage. C'est en tout cas ce que confirme la série suivante.

Bambara	<i>makè</i>	propriétaire d'esclave
Soninkanxaane	<i>kama</i>	détenteur, maître
Mpongwe	<i>kumu</i>	propriétaire d'esclave
Polci	<i>baa keen</i>	maître d'esclave
kiluba	<i>-mbashi</i>	maître d'un esclave
Dogon	<i>bàṇá</i>	maître d'un esclave
Kitabwa	<i>Tata lenzi</i>	maître d'un esclave

L'abolition de 1948 est venue mettre un terme à la déportation des africains. Le terme s'est retrouvé de ce fait vidé de son sens ancien. Coupées de leurs racines africaines, et suralimentées en vocabulaire français, les nouvelles générations n'ont pu entretenir le souvenir de ce sens initial, marqueur d'une période sanglante de notre histoire. C'est peut-être la raison pour laquelle il est de nos jours totalement occulté. Faute de solliciter les langues africaines modernes, nous peinerions encore longtemps à établir l'étymologie exacte du terme béké. Fort heureusement, il nous reste les mots. Le professeur et égyptologue Alain Anselin, considère les langues comme les boîtes noires de nos civilisations. Preuve est faite qu'il dit vrai. Le seul patrimoine dont nos ancêtres n'ont pu être dépossédés, c'est notre langue maternelle abusivement appelée « créole ». Or, les éléments que nous venons de présenter démontrent qu'elle procède du même principe que les langues de nos ancêtres bantous. En l'absence d'archives sur l'héritage africain de la société martiniquaise, c'est d'abord vers ces dernières que nous devrions désormais nous tourner afin de mieux appréhender nos réalités martiniquaises d'aujourd'hui. **Djolo Divialle**